

LES BASES MYSTIQUES DE L'ANTHROPONYMIE

PROLÉGOMÈNES À L'ÉTUDE DES NOMS PERSONNELS ROUMAINS

I. CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

§ I. Sur l'origine et l'ancienneté des noms personnels.

Hérodote, dans ses „Histoires” — source tellement riche pour les folkloristes et les ethnologues — raconte qu'en son temps vivait en Afrique un peuple, les Atarantes, chez lequel l'usage des noms personnels était inconnu¹.

Si nous prenions pour vraie cette information fournie par „le père de l'histoire”², nous devrions conclure qu'à l'époque la plus primitive possible, lorsque le caractère grégaire d'un peuple est à son apogée, l'individu est si fortement attaché au tout collectif dont il fait partie, qu'il ne se sent pas, de façon distincte, une personne ayant une existence à lui, séparée des autres³. Ce ne serait que plus tard et grâce à un certain progrès

¹ Hérodote IV, cap. CI,XXXIV, « ... τοῖσι οὐνομαῖ ἐστὶ Ἀτάραντες, οἱ ἀνόνομοι εἶσι μοῦνο: ἀνθρώπων, τῶν ἡμεῖς ἴδμεν ἄλλοι: μὲν γὰρ σφί: ἐστὶ Ἀτάραντες οὐνομα ἐνὶ δὲ ἐκάστῳ αὐτῶν οὐνομα οὐδὲν κέεται ».

² Ce même passage d'Hérodote, mais amplifié de certaines exagérations, est reproduit par Pline l'Ancien dans son *Hist. Nat.* V 44, où il est question des Atlantes. Néanmoins, Hérodote fait la plus tranchante distinction entre les Ἀτάραντες et les Ἀτλαντες dont il parle dans le même chapitre. Serait-ce une erreur due aux copistes des manuscrits d'Hérodote ?

³ Rudolf Hirzel, *Der Name — Ein Beitrag zu seiner Geschichte im Altertum und besonders bei den Griechen*, Sächs. Ak. der Wiss., Phil.-hist. Kl., XXXVI, No. II, p. 29. En se basant sur des témoignages antiques trouvés dans l'étude de H. Usener (*Götternamen*) et sur Hérodote, Hirzel établit un parallélisme intéressant entre l'anonymat des hommes et l'anonymat des dieux, qui aurait précédé la période pendant laquelle ces derniers ont reçu des noms strictement individuels. On peut difficilement admettre cependant son opinion sur l'origine du culte des dieux anonymes dans le culte des héros anonymes.

réalisé dans la mentalité primitive, que l'individu recevrait une conscience toujours plus nette de son „moi” par opposition aux autres membres de la collectivité et sentirait la nécessité de définir son individualité à l'aide d'un nom. Cela semble tellement logique, que ce fait n'apparaît pas du tout comme une impossibilité.

Donc, le point de départ d'une étude sur l'origine et l'évolution des anthroponymes en général, devrait être ce stade précurseur que nous pourrions appeler le stade de l'anonymat total. Comme confirmation de cette hypothèse, vient s'ajouter une autre information recueillie dans les matériaux ethnologiques concernant un peuple primitif de nos jours, les Yakoutes, habitant le N. E. de la Sibérie, chez lesquels, paraît-il, on ne donne de nom qu'aux garçons. Les filles ne reçoivent habituellement aucun nom. Quand on s'adresse à elles, on ne se sert que de l'appellatif de : „femme !” ou de „fille d'un tel”, en ajoutant le nom de leur père¹. Ne serait-ce là que le résultat de la condition sociale inférieure de la femme yakoute ? Il est certain que chez ces primitifs — à en juger d'après les témoignages cités — la femme se perd dans la masse anonyme de la collectivité féminine. L'indication du nom paternel est le seul signe distinctif — encore très faible — qui marque un commencement de détermination de la personne. Ne devons-nous pas voir dans cet anonymat presque complet des femmes yakoutes, les vestiges d'une réalité qui aurait aussi existé jadis pour les hommes, ce qui coïnciderait d'ailleurs avec les informations que nous donne Hérodote ?

Cependant, ne trouvant pas dans les collections de matériaux ethnologiques d'autres données qui puissent confirmer les dires d'Hérodote, nous n'avons pas le droit de les prendre à la lettre, malgré toute leur vraisemblance car, même si cette relation antique n'est pas une légende du domaine de la fantaisie pure comme tant d'autres chez Hérodote, elle a pu être enregistrée d'après une apparence trompeuse. En effet, il se pourrait que nous ayons à faire ici à une de ces interdictions, type tabou, appliquées aux noms qui sont cachés avec tant de soin devant les étrangers². Cela pourrait être de même

¹ Dr. Georg Buschan, *Die Sitten der Völker*, Stuttgart-Berlin-Leipzig II, 256.

² H. Henel, *Der Sinn der Personennamen*, *Deutsche Vierteljahrsschrift*

pour ce qui est de l'anonymat des femmes yakoutes, qui réussiraient à cacher leurs noms avec une rigueur beaucoup plus stricte que chez les hommes, en donnant l'illusion aux voyageurs étrangers qu'elles n'ont pas de nom ¹.

Donc, ne pouvant prendre ces données comme des réalités ethnographiques tout à fait sûres, nous ne pouvons pas dans une étude génétique sur les anthroponymes, prendre un autre point de départ que le stade illustré par les sociétés primitives actuelles, chez lesquelles les noms personnels existent et semblent être consacrés par de vieilles traditions. Ces noms, que l'on donne tout de suite après la naissance, ont une importance décisive dans l'évolution des anthroponymes dans les sociétés civilisées.

Si nous nous rapportons spécialement à ce monde et en premier lieu à notre continent, nous constatons que chez tous les peuples d'Europe, les noms strictement personnels — qu'on appelle, aujourd'hui, noms de baptême, petits noms, ou prénoms — sont les continuateurs de la plus ancienne catégorie d'anthroponymes. Par eux, il nous a été transmis une tradition ancestrale de désigner l'individu. Les prénoms chrétiens actuels remplacent, évidemment, des noms archaïques autochtones pour la plupart complètement disparus.

Les anthroponymes, ayant la fonction spéciale de noms de famille, apparaissent très tard. Dans les conditions de vie primitive des époques anciennes, on ne sentait pas la nécessité de désigner le groupe familial auquel appartenait l'individu. Le cercle restreint, rustique par excellence, formant comme une grande famille, la densité si faible de la population, les relations commerciales ou personnelles entre individus en général si réduites, faisaient qu'on ne courait pas le risque de confondre entre eux

für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte, 16 Jahrg. [1938], p. 417 a dans cette question une opinion plus modérée et n'admet que partiellement cet anonymat. D'après lui, les noms personnels n'ont manqué tout à fait ni aux hommes, ni aux dieux ; mais ils n'étaient pas fixés d'une façon précise étant exprimés par des appellatifs habituels ou par des adjectifs de nature affective.

¹ Nous pensons que l'anonymat des dieux a pu aussi être parfois une pure apparence, qui s'expliquerait toujours par la crainte ou même par l'interdiction expresse de prononcer leurs noms. C'est pour cela que les primitifs de l'antiquité, de même que les primitifs actuels, évitaient de nommer les dieux et recouraient habituellement, pour les désigner, à des appellatifs ou tout simplement à des périphrases.

les individus homonymes¹. Dans de pareilles circonstances, le nom personnel unique était donc suffisant, surtout que, dans certains cas, il était secondé par un sobriquet, dont le rôle dénominatif était d'ailleurs tout à fait accessoire. Pour que les noms de famille prennent naissance et arrivent à se fixer dans des systèmes bien établis chez des peuples civilisés de culture plus ancienne, il a fallu une longue évolution et une grande expérience.

Par conséquent, les noms de famille n'ont pu apparaître que lorsque les relations entre les hommes ont atteint une complexité inconnue aux époques primitives. Dans l'histoire, ce moment coïncide avec une organisation politique et sociale plus avancée, qui ne pouvait avoir lieu que dans le cadre de la vie d'État. Si toutefois les noms de famille ont apparu chez certains peuples avant que ceux-ci ne soient arrivés à ce degré de maturité politique et sociale, c'est certainement sous la domination de quelque influence étrangère et seulement chez les personnes appartenant à la couche supérieure de la société.

§ 2. *Les noms personnels, source principale pour les autres branches de l'onomastique.*

Mais indifféremment du temps où apparaissent les noms de famille, et des circonstances qui ont favorisé leur apparition, il ne faut pas oublier que le point de départ de leur formation est, le plus souvent, le nom individuel. Il serait trop long d'insister sur ce problème, assez bien connu aujourd'hui. Il suffit de rappeler ici, en passant, le riche chapitre des patronymes et des matronymes, pour donner, au moins en partie, une idée de ce que les noms de famille doivent aux noms individuels².

Les noms personnels constituent aussi une source importante pour d'autres branches de l'onomastique. Ainsi, la zoonomastique puise copieusement les noms des animaux domestiques de toute espèce, dans les anthroponymes individuels.

¹ Cf. Heintze-Casorbi, *Die deutschen Familiennamen*, Halle a. S. 1925, p. 27 et suiv.

² Pour les noms de famille dérivés des prénoms, chez les Allemands, voir par ex. John Meier, *Namen* (*Deutsche Volkskunde* hrg. von J. Meier, Berlin-Leipzig 1926), p. 138 et suiv.

On appelle, par ex., les chiens : Corbea, Hector, Néro, Osman ¹...

les chevaux : César, Mișu, Iancu...

les juments : Didina, Lina, Liza, Olga...

les chattes : Mița, Fița, Chița, Fifi, Marița...

les matous : Ion, Matei...

les porcs : Ghiță, Ivan, Mitică...

les béliers : Adam, Noe ²...

les vaches : Vasilica, Marițica ³...

Ce phénomène présente, bien entendu, un développement plus considérable, là où l'élevage est une occupation traditionnelle, les animaux domestiques étant considérés presque comme des personnes de la famille. Plus encore, en Suisse, où cette occupation est aussi très ancienne — à cause du milieu anthropogéographique spécifique — on a coutume de donner le même nom au nouveau-né et au petit d'un animal domestique appartenant au maître ⁴. Le mobile de cette coutume ⁵ ne nous intéresse pas ici : à savoir s'il faut l'interpréter comme un augure qui liera le destin de l'enfant à celui de l'animal homonyme et de même âge, ou autrement. Nous notons simplement le fait qui résulte de là et qui indique clairement que par de telles coutumes, le rapport de dépendance entre la zoonomastique et l'anthroponymie est encore plus accentué.

D'autres fois, pour des raisons euphémiques, on donne des noms d'homme, même aux bêtes sauvages ; ainsi chez les Roumains, on appelle l'ours „Moș Martin” ⁶ ou „Nenea Martin” ⁷, ou simplement Martin ⁸. Chose curieuse à remarquer chez les

¹ D'après l'enquête faite dans le village Mănăstirea, dép. de Ilfov.

² Ș t. Pașca, *Nume de persoane și nume de animale în Țara Oltului* (Noms de personnes et noms d'animaux dans le pays de l'Olt), Bucarest 1936 (éd. Acad. Rom.), p. 353 et suiv.

³ D'après l'enquête faite dans le village Fetești, dép. de Ialomitza.

⁴ Paul Sartori, *Sitte und Brauch*, Leipzig 1910, I, 42.

⁵ Il est très probable que cette coutume si spécifiquement pastorale ait existé aussi chez les Roumains quoique nous ne la trouvions pas attestée aujourd'hui dans le matériel folklorique que nous connaissons. Cela expliquerait mieux pourquoi la tradition de donner aux animaux des noms d'hommes est si répandue.

⁶ S. Fl. Marian, *Sărbătorile la Români* (Les fêtes chez les Roumains) I. 252.

⁷ I. Creangă, *Capra cu trei iezi*.

⁸ Marian, *ouvr. cit.*, I. pag. 249 et suiv., est d'avis qu'on donne à l'ours ce nom d'après la fête „Să-Martini” du 2 février, appelée aussi dans le peuple : „le jour de l'ours”.

Français on appelle aussi l'ours „Martin”. Les Roumains appellent aussi l'ours „Gavrilă”¹ et l'ourse Vasilica², ou bien Ancuța³.

D'autre part, la toponymie est aussi tributaire de ce chapitre de l'anthroponymie. Cela s'explique par le fait qu'un bon nombre de toponymes ne sont que les dérivés des anthroponymes individuels⁴. Ainsi la toponymie présente encore une grande importance pour l'anthroponymie, par le fait que la toponymie garde fidèlement, chez n'importe quel peuple, de vieux anthroponymes — parfois même ancestraux — qu'aucun document historique ne nous dévoile. On sait que, de toute l'onomastique, ce sont les noms topiques qui sont les plus conservatifs, et qui résistent parfois des milliers d'années. C'est pourquoi la toponymie recèle beaucoup de surprises pour celui qui étudie les anthroponymes surtout si on prend en considération les plus anciens parmi eux.

Nous avons vu jusqu'ici, en même temps que l'ancienneté de la tradition du nom personnel, — la priorité indiscutable dont il jouit dans le peuple, comparativement au nom de famille, de même que son rôle comme élément linguistique générateur dans toutes les catégories de l'onomastique.

Mais d'où lui viennent cette priorité et ce rôle? C'est ce qui ressortira des chapitres suivants.

II. LE TRÉFONDS MYSTIQUE DES ANTHROPONYMES.

§ 3. *Les anthroponymes, expression d'une vieille conception mystique.*

C'est un fait généralement connu aujourd'hui, que les noms d'homme sont l'expression d'une ancienne conception mystique, d'autant plus enracinée, qu'une société est plus proche de la nature. Les primitifs évaluent, d'après cette conception,

¹ I. Șăineanu, *Incercări asupra semasiologiei române* (Essais sur la sémasiologie roumaine), București 1887. p. 176.

² G. Dem. Teodorescu, *Poezii populare românești* (Poésies populaires roumaines), *Vicleimul*, p. 124 et su v.

³ B. P. Hasdeu, *Magnum Etymologicum Romaniae*, II, 1149.

⁴ Par ex. : Petrești < Petre, Nicorești < Nicoară, Fărcășești < Farcaș... Ensuite : Valea lui Ion, Valea lui Soare, Gruiu Druțului... A son tour l'anthroponymie est, elle aussi, tributaire de la toponymie par le chapitre des noms de famille dont beaucoup sont dérivés des toponymes, ex. : Ieșanu, Buzoianu, Hațeganu, Tăzlăuanu etc. cf. à ce sujet I. Iordan, *Rumänische Toponymastik*, Bonn-Leipzig 1924, p. 45 et suiv.

tout leur parler. Ce qui frappe le plus notre attention, dans le domaine de l'anthroponymie, c'est que la magie du mot prononcé les gouverne comme une force mystérieuse et tyrannique. Plus encore, l'anthroponymie illustre cette réalité psychologique mieux peut-être que n'importe quel autre domaine de la langue. En effet, il semble que l'homme primitif ne soit sensible à rien d'autre autant qu'au mot désignant son individualité.

¶ Dans la conception primitive, l'anthroponyme n'a jamais été un simple mot ayant le rôle pratique d'appeler quelqu'un, ou bien ne servant qu'à établir l'identité d'un individu, tel que nous serions tentés de le croire, en jugeant d'après les apparences ou d'après certaines réalités actuelles. Le nom n'arrive à cette utilité d'ordre rationnel, de façon exclusive, pas même lorsqu'il s'agit des individus appartenant aux sociétés les plus civilisées. Cette utilité n'est qu'un dérivé tardif qui s'est placé sur le premier plan, lorsque l'ancienne mentalité a subi de violents changements à la suite de la décadence des croyances qui résidaient à la base du nom.

En général, chez les primitifs exotiques, de même que chez les ruraux du monde civilisé, l'anthroponyme n'est pas seulement un attribut abstrait de l'individu, mais il est considéré — et surtout senti — par chacun comme quelque chose de très concret, qui a des liaisons substantielles avec sa personne. Bien plus, d'après la mentalité primitive, le nom se confond avec l'individu-même : il fait partie intégrante de son être psychophysique.

Si nous nous rapportons en particulier aux exotiques — où les vieilles croyances qui ont trait au nom se présentent dans toute leur pureté — nous pouvons affirmer que pour eux, le nom n'est pas seulement une partie vitale de l'être humain, mais il constitue l'essence même de la personnalité de l'individu.

§ 4. *Le nom identifié à l'âme par les primitifs.*

De l'analyse des matériaux ethnologiques recueillis chez les différentes tribus sauvages, il ressort même parfois que le nom est identifié par ces primitifs à l'âme de l'individu¹. Par exemple,

¹ Cette conception primitive perçoit parfois dans les croyances des peuples de haute culture. Ainsi dans la conception ontologique des anciens Égyptiens,

chez les Gilyakis de Saghalien, on évite de donner au nouveau-né le nom porté par une autre personne vivant dans la même tribu, de peur que l'un des deux ne meure sous peu, deux êtres du même nom ne pouvant vivre sous aucun motif¹.

On retrouve souvent cette superstition chez les peuples d'Europe. Ainsi, chez les Polonais de Wielkopolska, il y a la croyance que si l'on donne au nouveau-né le nom d'un de ses parents, l'enfant, ou bien le parent homonyme, mourra prématurément². Les paysans bulgares sont convaincus que si un enfant reçoit au baptême le nom d'un de ses grands parents qui est encore en vie, ce dernier mourra peu de temps après. C'est pourquoi ils évitent de le faire³. Les Ukrainiens ne donnent jamais le même nom à deux enfants de la famille, car l'un des deux mourrait⁴. Les Juifs de Pologne, et très souvent les Polonais eux-mêmes, se gardent de donner au nouveau-né le nom d'un des membres, en vie, de la famille (frère, soeur, parents, grands parents) de peur que l'un des deux homonymes ne meure⁵.

En général, on croit que c'est la personne la plus âgée qui est destinée à mourir en pareils cas. Chez les Juifs, si l'on donne au nouveau-né le nom que porte une autre personne en vie, de la même famille, cela voudrait dire qu'on souhaite la mort de cette personne⁶.

De même, ils évitent d'amener dans la famille une bru ou même un gendre ayant le nom de la belle-mère ou du beau-père,

selon laquelle l'être humain présente huit aspects distincts, le huitième aspect était nommé : „*Ran*” ou „*Ren*”, ce qui signifiait „le nom”, c'est-à-dire „la partie du moi immortel”, sans laquelle aucun être ne peut exister. De là venait le grand souci des Egyptiens, dans leur cérémonial funéraire si compliqué, de perpétuer cette partie de la personne morte à l'aide des inscriptions et des invocations adressées à différentes divinités, qui étaient priées que „*Ren*” prospère à côté des noms des dieux. Cf. Edward Clodd, *Magic in names and in other things*, London 1920, p. 225.

¹ James George Frazer, *Taboo and the perils of the soul*, London 1920, pp. 370—1.

² Lud — *we Lwowie* — I 1895, 144.

³ A. Strauss, *Die Bulgaren. Ethnogr. Studien*, Leipzig 1898, p. 296.

⁴ J. Talko-Hryniewicz, *Zarysy lecznictwa ludowego na Rusi południowej*. Kraków 1893, p. 94.

⁵ J. St. Bystroń, *Słowiańskie obrzędy rodzinne*, Kraków 1916, p. 129; H. Biegeleisen, *Matka i dziecko w obrzędach, wierzeniach i zwyczajach ludu polskiego*, Lwów p. 238.

⁶ M. Allerhand, *Zapiski ludoznawcze z życia Żydów*. cf. Lud — *We Lwowie* — V 1899, p. 51.

ceci étant considéré de très mauvais augure. Si, ignorant ce fait, avant le mariage, on le remarque après la cérémonie nuptiale, cela constitue une raison des plus sérieuses de rompre le mariage¹. Mais d'habitude, dans une pareille circonstance, la question se résout d'une façon beaucoup plus convenable pour tous : la mariée change de nom² !

Le raisonnement de l'homme primitif, en ce qui concerne cette superstition, est tout aussi simple que logique (si nous nous en rapportons à sa conception). Du moment que le nom c'est l'âme même d'une personne, cela signifie qu'à un même nom, appartenant à deux personnes de la même collectivité, ne peut correspondre qu'une seule âme. C'est justement pour cela qu'on croit que l'une des deux doit mourir, deux personnes ne pouvant exister avec une seule âme.

Si une personne appartenant à une société primitive reçoit un nouveau nom, à la suite de sa conversion au christianisme, elle a, non seulement l'impression, mais la conviction qu'elle est devenue un autre homme, parce qu'en changeant de nom, elle a aussi changé d'âme.

Clodd raconte qu'un Nègre, récemment converti au christianisme, qui s'appelait Quamina avant sa conversion et Timothée après le baptême, refusait de payer les dettes, contractées avant son baptême et paraissait très étonné qu'on les lui demandât. Il répondait au vieux nègre qui lui réclamait l'argent, qu'il avait prêté l'argent à Quamina mais que lui n'étant plus Quamina, puisqu'il était maintenant un autre homme, né pour la seconde fois, ayant le nom de Timothée, il n'entendait pas payer les dettes d'un autre³.

Quelque comique que nous semble l'attitude de Quamina-Timothée, elle a cependant un fonds très sérieux, si nous considérons les choses objectivement, c'est-à-dire, par le prisme de la mentalité primitive. Ce tréfonds est si puissant, qu'il persiste même dans le monde civilisé. Et non seulement les paysans croient cela, mais aussi l'église elle-même le confirme lorsqu'elle soutient que le baptême — c'est-à-dire le cérémonial religieux par lequel on confère le nom — est une deuxième naissance. Il

¹ Idem, *ibid.*, p. 52.

² *Evrejskaja Enciklopedija* — pod obščej red. L. Katzenelsona i barona D. G. Gintzburga — t. VIII, p. 149.

³ Ed. Clodd, *Magic in names*, pp. 50—1.

s'agit naturellement de la naissance spirituelle et, conformément à la conception chrétienne, celui qui, jusqu'au baptême, n'avait qu'une existence purement végétative ou matérielle, ne commence sa véritable vie spirituelle qu'après le baptême, car c'est par le baptême qu'il a reçu une âme¹.

Cette croyance est aussi confirmée d'une autre manière, chez les ruraux du monde civilisé, à l'aide des témoignages folkloriques, qui ont à leur base une autre croyance, étroitement liée à la première.

§ 5. *Dénomination de l'enfant d'après ses aïeux — reflet de la croyance dans la migration de l'âme et de sa réincarnation.*

Nous savons que, très souvent, chez les peuples d'Europe, on donne comme nom de baptême à l'enfant le nom d'un parent mort. Ainsi, chez les Croates de Slavonie, le nouveau-né reçoit le nom du membre de sa famille qui est mort en dernier lieu². Les Juifs de Pologne et de Lithuanie, après la mort d'un membre de la famille, attendent avec impatience la naissance d'un enfant pour lui donner le nom du défunt³.

Mais en général, on donne de préférence à l'enfant, le nom d'un de ses aïeux. Chez les Serbes et les Croates, dans certaines régions, on considère comme un devoir de donner aux quatre premiers enfants, le nom de leurs grands-parents paternels et maternels. Ce n'est qu'à partir du cinquième enfant, qu'ils ont la liberté de choisir le nom qu'ils désirent⁴.

Cette habitude de donner aux enfants le nom de leurs grands-parents et en général des ancêtres, est très fréquente aujourd'hui, chez les peuples primitifs des différents continents⁵.

¹ Il y en a qui ont cru voir des témoignages à l'appui de cela dans le mot même de : *nom*, qui dans certaines langues indo-européennes, semble avoir des liaisons étymologiques avec le mot *âme*. Cf. Frazer, *ouvr. cit.*, p. 319 (D'après Prof. J. Rhys — *The nineteenth century* XXX [1891]). Mais nous sommes plutôt sceptiques à ce sujet.

² Friedrich Krauss, *Sitte und Brauch der Südslaven* Wien, 1885, p. 542.

³ H. Biegeleisen, *Matka i dziecko*, p. 236.

⁴ H. Biegeleisen, *ouvr. cit.*, p. 235.

⁵ Ainsi, pour l'Amérique du Sud (Brésil), cf. *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde* IV 1894, p. 104 ; pour l'Asie (la tribu des Klementans), cf. Buschan, *Die Sitte der Völker* I, 222 ; pour l'Afrique, cf. idem, *ibid.*, III, 88.

Chez les sauvages de l'Afrique occidentale, lorsqu'un enfant est né, la famille et souvent aussi le prêtre-sorcier lui-même, appelé pour la circonstance, se donnent toutes les peines de découvrir, par différents moyens divinatoires, le nom de l'ancêtre mort, qui renaît dans le nouveau-né, pour le donner à l'enfant ¹.

Ce qui est particulièrement intéressant c'est que cette tradition se présente chez les Européens sous le même aspect que chez les sauvages. Ainsi, chez les Allemands (Oldenburg et Hallogen) et chez les Serbo-Croates on donne au fils aîné, le nom du grand-père paternel et à la fille aînée, le nom de la grand-mère paternelle. Puis vient le tour des grands parents maternels ². C'est exactement ce qui se passe aussi chez les sauvages de la tribu Dinka d'Afrique ³. Chez les Juifs de Pologne, le fils qui vient au monde après la mort de son père, reçoit toujours le nom de celui-ci ⁴. De même, en Afrique occidentale, dans la tribu Mandingo, si le père meurt, on donne son nom à l'enfant qui vient au monde ⁵, que ce soit un garçon ou une fille ⁶.

Mais les sauvages — connus par leur esprit grégaire — choisissent, très souvent aussi, pour leurs enfants, des noms qui ont appartenu aux morts de la tribu, en franchissant ainsi le cercle étroit de la famille. Ainsi, chez les Esquimaux du détroit de Béring, le premier enfant qui naît dans un village après la mort de quelque habitant, reçoit le nom du défunt. Et ce qui est très caractéristique pour le sens de cette coutume, c'est que l'enfant doit prendre part à tous les repas offerts à la mémoire de son homonyme mort, qu'il représente dans la famille ⁷. En Europe, on sort du cercle familial, d'habitude chez les peuples dont la tradition demande que ce soient les parrains qui décident sur le choix du nom. C'est le cas, pour la plupart des peuples balkaniques où l'on choisit de prédilection pour le nouveau-né le nom d'un des parrains ou de leurs parents.

On remarque que plus on recule dans le temps, plus le souci que l'on prenait en Europe, chez chaque peuple, de faire

¹ Frazer, *ouvr. cit.*, p. 369.

² P. Sartori, *Sitte und Brauch I*, 39—40.

³ G. Buschan, *Die Sine der Völker III*, 88.

⁴ Lud — we Lwowie — V, 50.

⁵ Buschan, *ouvr. cit.*, III, 39.

⁶ Si c'est une fille, le nom souffre la modification morphologique nécessaire pour s'adapter au genre. Cf. Buschan, *ouvr. cit.*, III, 39.

⁷ Frazer, *ouvr. cit.*, p. 371.

revivre les noms des morts, était grand. Ainsi, K. Maurer, cite, d'après des anciennes sources littéraires islandaises, une série de héros, qui, au moment de mourir, expriment leur désir qu'un enfant — très souvent leur propre fils qui devait naître — prenne son nom. Dans d'autres sources, on nous dit qu'un mort se montre en rêve à l'un des parents pour lui faire connaître son désir qu'un enfant reçoive son nom¹. Des passages cités par Maurer, on voit que le moribond ou le mort, offre son nom, comme une faveur, comme une récompense. Ceci correspond à une croyance islandaise, très répandue dans le passé, à savoir que c'est un véritable bonheur pour un enfant de porter le nom d'un mort². Une telle croyance ne peut s'expliquer que par la conception primitive, selon laquelle, un enfant, en recevant le nom d'un mort, acquiert aussi son âme. Et si le mort avait des qualités remarquables, elles étaient transmises au nouveau-né en même temps que le nom.

Un fait, digne d'être relevé, est qu'un de ces héros islandais dit, en offrant son nom, que lui aussi en aura son profit³. Evidemment, il ne peut être question ici d'un autre profit que de celui qu'en accordant son nom à un nouveau-né, son âme, qui jusqu'alors errait sans repos, pourra recommencer une nouvelle existence sur terre.

La coutume de donner le nom d'un ancêtre à un enfant est un écho de l'ancienne croyance dans la migration de l'âme d'un corps dans un autre. Selon cette croyance, toute naissance représente une réincarnation de l'âme d'un mort. C'est ce qui transparaît très clairement dans la conception de certains sauvages de l'Afrique occidentale, qui expliquent ainsi la ressemblance entre les ancêtres et certains descendants vivants ou en général entre les morts et les vivants, même lorsqu'il n'existe entre eux aucune liaison d'apparentage. Il n'y a donc plus rien d'étonnant qu'une mère du Vieux Kalabar (Guinée) dont le fils est mort, soit convaincue lorsqu'elle donne naissance à un autre enfant, que c'est le mort qui lui est revenu⁴. Plus encore, dans la tribu Togo, si l'enfant qui vient de naître ressemble à

¹ K. Maurer, *Zur Volkskunde Islands, Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, V 1895, 99.

² Idem, *ibidem*.

³ Idem, *ibid*.

⁴ E. B. Tylor, *Pervobytnaja Kultura*, Moscou 1939, p. 302.

celui qui est mort, on le nomme : „*Celui qui est revenu*”¹. Dans la tribu Yoruba, de la même région de l’Afrique, chaque enfant est salué lorsqu’il vient au monde par les mots : „*tu es revenu*” ! Ensuite on examine avec soin l’enfant pour découvrir quel est l’ancêtre qui est revenu sous la forme du nouveau-né². En Asie, à Orissa (province de l’Inde), sept jours après la naissance de l’enfant, a lieu la solennité à laquelle est aussi convoqué le prêtre, afin de découvrir, à l’aide des sortilèges et d’une observation minutieuse des traits de l’enfant, quel est l’ancêtre qui est revenu sur terre. Une fois l’identité établie, on donne à l’enfant le nom de l’ancêtre auquel il ressemble³. Dans la tribu africaine Uganda, on croit qu’au moment où l’on donne à l’enfant le nom d’un de ses ancêtres, l’âme de cet ancêtre entre dans l’enfant pour ne plus le quitter⁴. Lors de la cérémonie qui a lieu à cette occasion en Afrique du Sud, un homme ou une femme plus âgés (selon que l’enfant est un garçon ou une fille) joue le rôle de l’âme de l’ancêtre⁵. Il ressort clairement de là que l’acte mystique de la réincarnation de l’ancêtre a lieu quand on donne son nom à un enfant.

Les Juifs de Pologne ont une expression très originale qui trahit aussi la croyance qu’il y a une étroite liaison entre un enfant sur le point de naître et le nom d’un mort ou d’un moribond de la famille. Ainsi, on dit d’une femme qui doit accoucher, lorsqu’un membre de sa famille vient de mourir ou est gravement malade, „qu’elle porte le nom du mort ou du malade” : „*Sie trugt den Numen des (der) X.*”. Ce qui signifie, non seulement, que l’enfant qui va naître recevra le nom du mort ou du malade, mais aussi que ce dernier devra mourir sous peu. De même ils croient que l’enfant sera du même sexe que le mort ou le malade⁶.

Toutes ces superstitions ont naturellement à leur base la croyance primitive selon laquelle l’âme du mort transmigrera dans le corps du nouveau-né. Mais, pour favoriser cette transmigration, il faut donner à l’enfant le nom de l’ancêtre ou du parent mort. D’après la croyance populaire, les morts se ré-

¹ Buschan, *Die Sitte der Völker*, III, 39.

² E. B. Tylor, *lieu cit.*, p. 303.

³ Idem, *ibid.*

⁴ Frazer, *ouvr. cit.*, p. 369.

⁵ Frazer, *ouvr. cit.*, p. 369—70.

⁶ Lud V, 51.

jouissent quand on donne leur nom à un enfant. L'on dit communément, aujourd'hui dans le peuple de tous les pays, lorsqu'on donne à un enfant le nom d'un mort, que l'on fait cela, en mémoire de tel ou telle membre décédé de la famille. Les Bulgares disent en pareils cas, se rapportant au mort homonyme : „Podnovi mu se imeto !”¹ et le fait est considéré un honneur aussi bien pour le mort que pour sa famille.²

On est arrivé à cette attitude vis-à-vis de l'ancienne coutume, lorsque son substratum n'était plus compris dans son esprit traditionnel. Ce n'est que dans cette étape tardive, mais qui, pour l'Europe, est une époque encore très éloignée dans le passé, que l'on a commencé à donner aux enfants des noms appartenant aux personnes vivantes — grands-parents, parents, parrains, oncles, tantes, etc. — dans le même but flatteur, pour leur faire honneur.

Donc, la croyance dans la migration de l'âme, contaminée avec la croyance du nom-âme a conduit à l'habitude de donner aux enfants les noms des ancêtres ou, en général, des parents morts. Cette habitude a eu une forte répercussion dans l'anthroponymie de tous les peuples d'Europe, ce qui représente un important facteur conservateur dans ce domaine, vu que dans chaque famille et dans chaque collectivité rustique, on a créé une tradition constante qui a maintenu pendant de nombreuses générations à peu près les mêmes noms personnels.

III. LES NOMS-VOEUX.

§ 6. *Magie du mot et magie des noms personnels.*

Les noms de personnes, comme d'ailleurs tout nom propre, sont exprimés par des mots qui, à en juger d'après leur aspect extérieur et leur signification, ne diffèrent en rien des noms appellatifs.

¹ „On a renouvelé son nom”. Cf. Marinov D., *Živa Starina*, Russe 1892, III, p. 199.

* Cf. aussi Najden Ghérov, *Rěčnik na bŭlgarskyj jazyk*, V, 548 et Dabeva, *Poželanija i blagosloviji u bŭlg. narod*, Sofija 1937, p. 110 : „podnova” = „ime” (nom).

² Ainsi chez les Serbo-Croates on considère comme une marque de déférence pour son père et sa mère si on donne à l'enfant le nom de ses grands-parents. H. Biegeleisen, *Matka i diecko*, p. 235.

Dans aucune langue indo-européenne il n'existe de thèmes spéciaux qui soient utilisés dès le principe et de façon exclusive, comme noms attribués aux personnes. Mais à cause de leur fonction dénominative qui les isole des autres mots, les noms personnels finissent par former une classe tout à fait distincte dans le vocabulaire d'une langue. Si nous nous en rapportons en spécial aux vieux noms de personnes, nous constatons que cette fonction les rend plus concrets que les noms appellatifs, par le fait qu'elle restreint considérablement leur sphère et élargit leur contenu, en concentrant toute l'attention sur la personne nommée.

Quoi qu'il en soit, les noms de personnes restent dans leur essence *des mots*, tout comme les noms appellatifs, qui sont à la base du lexique d'une langue et d'où ils ont puisé les éléments nécessaires à leur formation. Voilà pourquoi les noms personnels, d'après la conception des primitifs, s'encadrent, de même que les appellatifs, dans la magie du mot. Si, en général, un mot s'identifie dans la mentalité primitive avec la chose dénommée, fait qui a laissé de nombreuses réminiscences dans les langues des peuples les plus civilisés, cela arrive d'autant plus avec les noms personnels.

Ainsi, c'est une chose définitivement établie en ethnologie, que, pour les primitifs exotiques, le seul fait de la prononciation du mot qui désigne un objet ou une action, attire, en certaines circonstances, l'apparition de cet objet, ou la réalisation de l'action respective¹. Pour les noms appellatifs, ceci est une vérité banale, dans la psychologie des primitifs; mais pour les noms personnels? Comment pourrait-on vérifier cela? Pour ceux-ci, l'effet devient encore plus puissant, surtout pour les vieux noms, qui, à part leur caractère de mots, ont habituellement quelque chose de plus, étant donné que ces noms de personnes se forment en prenant naissance dans des circonstances spéciales, qui leur impriment un cachet tout à fait particulier.

§ 7. *Les noms-voeux et leur substratum cérémonial.*

En effet, en examinant attentivement, chez les peuples les plus divers — sauvages ou civilisés — le cérémonial par lequel on donne un nom à l'enfant, nous sommes frappés par un trait des plus caractéristiques: partout à ce moment on adresse à l'enfant des souhaits.

¹ Cf. aussi L. Levy-Bruhl *La mentalité primitive*. Paris 1925. p. 398,

Prenons, des nombreux exemples connus chez les sauvages, celui qui semble plus intéressant par son complexe magique et religieux. Dans la tribu Daïaki (Asie), lorsqu'on donne un nom à un enfant, sa mère le prend et va devant la maison, où, après l'avoir baigné, elle le relève trois fois vers le couchant, puis trois fois vers le levant, en prononçant des vœux de bonheur à son adresse ¹.

Chez les peuples d'Europe aussi on connaît très bien tous ces souhaits que l'on adresse à l'enfant, dès sa naissance, et puis toutes les fois que l'occasion s'en présente. Mais au baptême et pendant le repas qui suit la cérémonie du baptême, ces souhaits reçoivent un caractère plus solennel. D'après la croyance populaire, c'est alors que les souhaits, formulés à l'adresse de l'enfant, ont le plus de chances de se réaliser. Et cela ne nous surprend guère, car nous savons, que les souhaits sont d'usage au commencement d'une nouvelle période, ou toutes les fois que l'on commence quelque chose de plus important. Et quel moment plus important y a-t-il que l'entrée dans la vie? C'est pourquoi les vœux que l'on fait à ce moment, sont si nombreux et si variés. Chez plusieurs peuples (Roumains, Bulgares, Serbes etc.) on trouve même des chants spéciaux qu'on chante pendant le festin qui suit le baptême et qui comprennent toute espèce de souhaits à l'adresse de l'enfant ².

Nous pouvons donc dire que la cérémonie par laquelle on donne un nom à l'enfant, apparaît comme une véritable fête des vœux de bonheur et de longue vie. C'est dans cette atmosphère que l'enfant prend possession de son nom, qui devait fatalement s'en ressentir. En effet, un grand nombre des noms personnels les plus anciens, semblent avoir été à l'origine — chez chacun des peuples européens — une espèce de vœux synthétiques, exprimés de la façon la plus lapidaire possible, par un ou deux mots combinés et parfois même par plusieurs. Essayons d'illustrer notre thèse — concernant la relation génétique probable entre le nom personnel et l'atmosphère qui caractérise la fête de la dénomination du nouveau-né — en nous

¹ Cf. Buschan, *Sitte der Völker*, I, 222.

² Cf. S. Fl. Marian, *Nașterea la Români* (La naissance chez les Roumains), București 1892, p. 261—2, 273; D. Marinov, *Živa Starina*, III, 187 et suiv.; Vuk Stef. Karađić *Karađić, Život i običaji naroda srpskoga*, U Beču 1867, p. 92.

servant surtout d'exemples pris chez les peuples modernes comme étant plus sûrs, c'est-à-dire plus facilement contrôlables par la réalité linguistique et folklorique.

§ 8. *Les noms personnels par rapport aux souhaits chez les peuples balkaniques.*

Chez les Grecs modernes, le souhait habituel que la sage-femme et les amis de la maison adressent soit aux deux parents, soit seulement à l'un d'eux — aussi bien avant le baptême, que pendant et même après la cérémonie — c'est : «*νὰ σὰς ζήση* ! » (=qu'il [vous] vive !) ou «*νὰ σοῦ ζήση* ! » ! (=qu'il [tel vive !] ou encore, adressé directement à l'enfant : «*νὰ ζήσης* » !¹ (=que tu vi-ves !). C'est évidemment de là que vient le nom de baptême : Ζήσης², qui reproduit exactement la forme du subjonctif avec une nuance impérative si caractéristique aux souhaits dans les langues indo-européennes³. L'expression superlative du même souhait est, dans le domaine anthroponymique néo-grec, le nom de baptême «*Πανταζής*» (= tu vis toujours !) < πάντα + ζήης⁴.

On retrouve ce même voeu de longue vie dans les anthroponymes néo-grecs Πολύζω⁵ et Πολυζώης (< πολὺ + ζώω-ζῶ - vivre longtemps) avec le diminutif Ζώης⁶. Mais, il y a plus,

¹ Cf. G. Saja ktzis, *Gräcowalachische Sitte und Gebräuche. Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, IV, 137—138; Hubert Pernot, *Grammaire de grec moderne (langue parlée)*, Paris 1930, p. 204; voir ces souhaits aussi dans les poëls (κάχυνδα) des Néogrecs.

² Στλ.π. Κοριακίδου, *Παρατηρήσεις περὶ τῶν νεοελληνικῶν βαπτιστικῶν ὀνομάτων*, Λαογραφία, δελτίον τῆς ἑλληνικῆς λαογραφικῆς ἐταιρείας, T. V (1915) 340; *idem*, *Ἑλληνικὴ λαογραφία I*, Athènes 1923, p. 370; Σταμόπουλος, *Ὄνοματολογικά*, voir *Λαογραφία T. VI* 1918, p. 445, fait dériver Ζήσης de Ζήσιμος; en réalité, c'est juste le contraire.

³ Cet anthroponyme est aussi connu chez les Roumains surtout comme nom de famille — chez les personnes d'origine grecque établies dans le pays — sous l'aspect roumanisé de „Zisu”, que l'on associe à tort avec le participe passé „zis” (<a zice = dire).

⁴ Pendant l'époque phanariote, ce nom a pénétré aussi chez les Roumains, dans un cercle restreint parmi les boyards et s'est maintenu jusqu'à présent quoique très rarement, comme nom de baptême, ex. : *Pantazi Ghica* (où l'origine étrangère, gréco-albanaise, caractérise les deux noms). Aujourd'hui, on ne le rencontre que comme nom de famille, tant sous la forme de „*Pantazi*” que sous celle de son dérivé patronymique „*Pantazopol*”, ou même adapté au système anthroponymique autochtone à l'aide du suffixe „—escu” : *Pantazescu*.

⁵ Connus chez les Grecs roumanisés sous la forme de „*Polizu*” et qui est resté comme nom de famille.

⁶ Cf. I. Σταμόπουλου, *Ὄνοματολογικά*, *Λαογραφία T. VI*, p. 432.

le nom appellatif ζωή (=vie) lui même est devenu l'anthroponyme féminin Ζωή, très en faveur chez les Byzantins et la preuve c'est que plusieurs impératrices de Byzance l'ont porté¹. Nous ne pouvons pas non plus omettre de cette série l'anthroponyme m. Πολυχρόνιος, ², f. Πολυχρόνια³ qui est attesté déjà comme existant chez les Grecs antiques à la fin de la période classique⁴ et qui n'a pas cessé de garder jusqu'à présent sa liaison la plus claire avec les souhaits de baptême. Ce nom, très répandu chez les Byzantins et chez les Néogrecs, rappelle des souhaits tels que : « πολλὰ χρόνια νὰ ζήσῃ [τὸ παιδί] ! » ou simplement : « πολλὰ χρόνια ! » ou encore : « εἰς χρόνια πολλούς ! » ou enfin, avec l'invocation de la divinité : « ὁ Θεὸς νὰ τὸ πολυχρονίσῃ ⁵ [τὸ παιδί] ! »⁶. On peut déduire combien la popularité de ces souhaits était grande chez les Grecs, d'après le fameux chant « Πολυχρόνιον » qui en est l'écho⁷.

Les souhaits de longue vie ont eu aussi une répercussion remarquable sur l'anthroponymie des anciens Grecs. Ils connaissaient toute une série de noms personnels — les uns composés, les autres dérivés — ayant à leur base le thème ζω- (< ζῶω, ζωή), pour lesquels ils avaient une véritable pré-

¹ W. P a p e, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 3-e éd., Braunschweig 1884, I, 448, affirme qu'à l'origine ζωή est une épithète de caresse adressée aux femmes et ce n'est que plus tard qu'il aurait été employé comme nom personnel.

² Cf. Στ. Κυριακίδου, *Παρατηρήσεις, Λαογραφία* T. E', p. 358.

³ W. P a p e, *ouvr. cit.* II, 1231.

⁴ A u g. F i c k (und F. B e c h t e l), *Die Griechischen Personennamen.*, 2-e éd. Göttingen 1894, p. 241.

⁵ Πολυχρονίζω aujourd'hui — à l'époque byzantine aussi πολυχρονέω — équivalent à : „dire les souhaits εἰς χρόνια πολλούς ! ou εἰς ἔτη πολλά ! Voir pour la période byzantine : E. A. S o p h o c l e s, *Greek lexicon of the roman and byzantine periods* (From B. C. 146 to A. D. 1100) Cambridge 1914, p. 909 ; pour l'époque moderne, cf. A. A. Ἑπίτης, *Λεξικὸν ἐλλ.-γαλλ.* T. B', 1196 : πολυχρονίζω = εὐχόμεναι εἰς τινὰ πολλὰ τὰ ἔτη.

⁶ Ce sont d'ailleurs des vœux généralement employés en Grèce, actuellement, comme ils l'étaient dans la période byzantine. On s'en sert dans les circonstances les plus diverses, notamment dans des occasions solennelles — en premier lieu au jour de l'An ou à la naissance d'un enfant et à son baptême.

⁷ Ce chant, consacré au monarque et à sa famille, date du temps des Byzantins. On peut l'entendre même aujourd'hui dans les églises grecques. Il a été traduit aussi dans d'autres langues chez les peuples orthodoxes.

dilection, ainsi : Ζώσιμος m. ¹, Ζωσίμη f. ², Ζωσιμώ f. ³, Ζωσιμίων m. ⁴ (<ζώσιμος — qui peut vivre); Ζωίλος m. ⁵, Ζωίλα f. ⁶; Ζώανδρος ⁷... etc.

Les anciens Grecs possédaient aussi un grand nombre d'anthroponymes composés avec les thèmes βιο-, βιοτ- (<βίος, βίετος, βιοτή=vie), comme : Πολύβιος et Πόλυβις ⁸, Μακρόβιος ⁹, Δωρόβιος, Καλλίβιος, Δεξιβιος (<δέχομαι+β.), Θαρσύβιος, Αύξησιέιος (<αύξάνω+β.), Μνησίβιος, (<μνάομαι+β.), Εδέιος, Εύβίετος ¹⁰... etc. Ils avaient même comme noms des composés tautologiques, où les deux éléments synonymes — ζωή et βίος — se rencontrent dans le même nom : Ζώβιος m., Ζωέια f. ¹¹.

Chez les peuples slaves nous trouvons aussi une grande abondance de souhaits qui ont en vue la longévité du nouveau-né. Chez les Slaves méridionaux, un des souhaits les plus fréquents, que l'on adresse à l'enfant, à sa naissance, est : „da e živo [dête] !” ¹² (=„qu'il soit vivant [l'enfant] !” ¹³, ou encore en serbo-croate, pour un homme : — živio !” et pour une femme : „živjela !” ¹⁴ (=„puisses-tu vivre !” ou „vive !”). Chez les Bulgares, très souvent, quand celui qui fait le vœu s'adresse à la mère ou au père, il dit : „da ti e živŭ... !” ¹⁵ (=„qu'il [te] soit vivant !”) ¹⁶. Et quand on s'adresse directement à l'enfant, on dit : — „Da

¹ Fick, *ouvr. cit.*, p. 133.

² Pape, *ouvr. cit.*, I, 449.

³ Pape, *ibid.*, I, 450.

⁴ *Ibid.*, I, 449.

⁵ Fick, *ouvr. cit.*, p. 133.

⁶ Pape, *ouvr. cit.*, I, 448.

⁷ *Ibid.*, I, 448.

⁸ Fick, *ouvr. cit.*, 79, 238.

⁹ Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, XXVII, Halbband, 170. Ce nom, sous la forme Macrobius a passé aussi chez les Romains, où il est devenu beaucoup plus répandu que chez les Grecs mêmes.

¹⁰ Cf. Fick, *ouvr. cit.*, p. 79—80, 104, 91, 147, 76, 209, 116.

¹¹ Pape, *ouvr. cit.*, I, 448.

¹² Cf. M. Dabeva, *Poželanija i blagoslovijsi u bulgariskija narod*, Sofija, 1937, p. 108.

¹³ Nous donnons la traduction littérale et non pas l'équivalent français, pour des raisons scientifiques.

¹⁴ Souhait généralement connu chez les Serbo-Croates.

¹⁵ Sous-entendu „dête”.

¹⁶ S. N. Siškovo, *Rodopski Starini*, Philipopol 1892. IV, 19; M. Dabeva, *ouvr. cit.*, p. 109.

si *živo!*"¹ (= „que tu sois vivant[e]!")² ou „*da si živa!*"³ (= „que tu sois vivante!") ou bien „*da si živ!*"⁴ (= „que tu sois vivant!")⁵.

Parfois, même, la formule prend, comme chez les Grecs, l'aspect d'une prière, en invocant la divinité : — „*Gospod da go poživi* [děteto]!"⁶. Ou encore, si c'est à l'enfant que l'on adresse le souhait :

— „*Da te poživi Gospod!*"⁷ ou : — „*Poživil te Gospod!*"⁸.

Ce sont ces vœux qui sont à la base d'une quantité de noms personnels serbo-croates et bulgares, dérivés du thème *živ-* à l'aide de différents suffixes anthroponymiques, par ex. : *Živko, Živan, Živoje, Živojin, Živulin, Živadin, Života* (m)... *Žiya, Živka, Živana, Živanka, Živanica* (f)...⁹.

Nous ne partageons pas l'opinion de Maretić¹⁰, qui soutient que ces anthroponymes sont à l'origine des noms com-

¹ Celui qui fait le vœu, pense à „dête" (cr. dijete) ou aux diminutifs „momče" (bulg., serbo-cr. „garçon") ou aux diminutifs bulgares „momiče" („fillette"), „momčentse" („petit garçon"), „momičentse" („petite fille"), qui tous sont neutres. Et justement grâce à la forme neutre de „živo", qui s'accorde avec un de ces noms sous-entendus, ce souhait s'applique également à un petit garçon et à une fillette.

² Cf. *Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knjižnina*, Sofija, XII 1895, p. 251.

³ Pour les fillettes.

⁴ Pour les garçons.

⁵ Cf. D a b e v a, *ouvr. cit.*, p. 109.

⁶ — „*Que Dieu le garde (en vie)!*" cf. D a b e v a, *ouvr. cit.*, p. 107, 108; N. G h é r o v, *Rěčnik na bŕlg. jaz.* IV, 112.

⁷ — „*Que Dieu te garde (en vie)!*" cf. D a b e v a, *ouvr. cit.*, p. 109.

⁸ Meme sens. — Cf. D a b e v a, *ouvr. cit.*, p. 110.

⁹ Cf. *Srpski etnografski zbornik*, Belgrade, I, 1894, p. 198, no. 116; *ibidem*, XIV, p. 113, 122, 428; *ibid.* I, p. 19, no. 146; F r. M i k l o s i c h, *Die Bildung der Personen und Ortsnamen*, Heidelberg 1927, p. 61, no. 132; T. M a r e t i ć, *O narodnim imenima i prezimenima u Hrvata i Srba. Rad jugoslavenske Akademije u Zagrebu*, LXXXI 1886, p. 138; B r a t j a M i l a d i n o v t s i, *Bŕlgarski narodni pēsni*, Sofija 1891, p. 534; N a j d e n G h e r o v, *Rěčnik na bŕlg. jazyk* II, 18; V u k K a r a ğ i ć, *Srpski Rječnik* Belgrade 1898, p. 165—6; D r. F. I v e k o v i ć i D r. I. B r o z, *Rječnik hrvatskoga jezika*, Zagreb 1901, II, 871—3; D. D a n i ć i ć, *Rječnik iz književnih starina srpskih*, Belgrade 1863, I, 335—337. Voir aussi *Stari pisci hrvatski*, Zagreb, kn. I (1869), pg. VII—X, où I v. K u k u l j e v i ć S a k c i n s k i, dans l'introduction dont il précède l'œuvre du poète dalmatin M. M a r u l i ć, donne plusieurs listes d'anthroponymes croates du XIV-e et XV-e siècles. Ici on trouve le nom pers. m. *Živac* (p. VIII) et le nom de famille, patronymique, *Živković* (p. X), qui prouve l'existence de *Živko* à une époque assez reculée.

¹⁰ Cf. *Narodna imena i prezimena*, p. 138 (Rad jugosl. Akad., t. LXXXI).

posés et il les considère comme des diminutifs de Boguživ ou d'autres noms¹. Les noms personnels serbo-croates qu'il tient pour des prototypes sont incomparablement moins usités que les anthroponymes cités plus haut. Bien plus, Boguživ lui-même se range parmi les noms personnels de cette série comme un spécimen qui ne fait que marquer l'infiltration de l'élément religieux.

Donc, les anthroponymes en question sont en réalité des noms personnels, pour la plupart simples, dérivés directement de živ - comme un reflet très naturel des souhaits mentionnés. Une preuve que la liaison, entre ces noms et les souhaits que l'on adresse à l'enfant, est très étroite, c'est que chez les Serbes, une paysanne désirent s'intéresser de la santé d'un bébé, demande à sa mère : „*kako ti je Živko?*”², quoique l'enfant ait un autre nom. D'où il ressort clairement non seulement que de pareils anthroponymes sont très populaires, mais aussi l'intention de souhait qu'ils contiennent dans un tel emploi.

Les Serbo-Croates connaissent encore un autre souhait, exprimé sous forme optative :

— „*Da bi živ [bio]!*”³, quand ils s'adressent à un homme ou : — „*Da bi živa [bila]!*”⁴, quand ils s'adressent à une femme. Ces souhaits sont devenus, déjà dès le moyen-âge, sans aucune transformation, l'un l'anthroponyme masculin „*Dabiživ*”⁵, l'autre l'anthroponyme féminin „*Dabiživa*”⁶, ce qui prouve

¹ C'est pourquoi Maretic les omet de sa liste alphabétique de noms personnels serbo-croates qu'il donne dans son étude (*ouvr. cit.*, pp. 105—135).

² „*Comment va ton Živko?*”, cf. *Srpski etnogr. Zbornik*, Belgrade, I 1894, p. 198, no. 117.

³ — „*Puisse-t-il être vivant!* (ou : puisses-tu être vivant !)

⁴ — „*Puisse-t-elle être vivante!* (ou : puisses-tu être vivante !)

⁵ Cf. Daničić, *ouvr. cit.*, I, 253; Miklosich, p. 61, no. 132; Maretic, *ouvr. cit.*, p. 116; *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* — izd. Jugosl. Akad. u Zagrebu II, 1884—6, p. 216. Voir encore des diminutifs de „*Dabiživ*” comme : Dabo, Daba Dabe (XIII-e siècle), Daboje (XIV-e s.) et les nom de famille Dabojević, (XIV-e s.) *Rječnik Jugosl. Ak.* II, 215-6. Nous trouvons attestée aussi la forme Dabživ — Cf. *Rječ. Jugosl. Ak.*, II, 216; Maretic, *ouvr. cit.*, 116. Quant à Dabisav (*Rječ. Jugosl. Ak.* II, 216; Maretic, *ouvr. cit.*, 116) et à Dabislavko, Maretic *ouvr. cit.*, ils pourraient être plutôt des formations anthroponymiques du type de Dabiživ, c.-à.-d. dérivés toujours d'un souhait, qui aurait pu sonner : „*da bi slavü [bio]!*” (=Puisse-t-il être glorieux !)

⁶ Miklosich, *ouvr. cit.*, 61, no. 132; *Rječnik Jugosl. Ak.* II, 216; Maretic, *ouvr. cit.*, 116. Voir aussi le diminutif fem. *Daba* (*Rječ. Jugosl. Ak.* II, 216). *Dabiživ-Dabiživa* est un anthroponyme tout à fait à part entre les

combien ces vœux étaient répandus. Des Serbes, ce nom personnel a aussi passé en Roumanie, d'abord comme prénom et ensuite comme nom de famille sous la forme „Dabiža”¹, tels qu'il est connu aujourd'hui.

Chez les Bulgares, il existe pour les nouveaux-nés un souhait de longue vie — hyperbolique comme tant d'autres souhaits d'ailleurs — que l'on connaît sous différents aspects :

— „Věčno néka ti (vi) e maléčkoto !”²

Ou encore :

— „Věkovito da e !”³

Ou bien, en s'adressant directement à l'enfant :

— „Da si věkovito !”⁴

Enfin on trouve aussi ce souhait sous la forme :

— „Da e živ, věkovit !”⁵, qui représente la contamination avec les formules connues plus haut.

Nous considérons comme un reflet des souhaits de ce genre le nom personnel slave „Věkoslav”, en usage aujourd'hui, semble-t-il, seulement chez les Serbo-Croates⁶ et chez les Slovènes⁷. De même, on ne saurait mieux expliquer l'origine des anthroponymes tels que „Vekac” (m.) et „Veka” (f.), attestés comme noms de baptême pendant la seconde moitié du XIV-e siècle

autres noms composés, puisqu'il n'est pas formé par la combinaison des termes qui le composent, mais par leur juxtaposition dans une phrase (Cf. Miklosich, *ouvr. cit.*, p. 26; Jugosl., Ak. Rječn. II, 216; Maretic, *ouvr. cit.*, 116). Pour les Bulgares, cf. Weigand, *Jahresber.* XXVI—XXIX, p. 170.

¹ Sous cette forme et sous celle de „Dabiša” l'anthroponyme est attesté dans les documents serbo-croates de la fin du moyen-âge (cf. Daničić, *ouvr. cit.*, I, 253; Miklosich, *ouvr. cit.*, p. 61, no. 132; *idem, ibidem*, p. 54, no. 100; Iv. Kukuljević Sakcinski, *Stari pisci hrvatski*, I p. IX. Toutefois, la forme „Dabiža” nous est signalée par Miklosich (*lieu. cit.*) comme féminine, tandisqu'en roumain elle remplit la fonction d'anthroponyme masculin. Nous pensons que Dabiža (m.) est une contamination entre la forme Dabiža (qui est toujours attestée comme masculin) et Dabiživ; tandis que Dabiža f. (citée par Miklosich), serait une contraction de Dabiživa.

² — „Puisse ton (votre) petit [enfant] être éternel !” Cf. *Sbornik za narodni umotvorenija nauka i knižnina*, Sofija, XIV, 173.

³ — „Puisse-t-il être éternel !” Cf. *ibidem*, XII, 250.

⁴ — „Puisses tu être éternel !” Cf. *ibid.* XII, 251.

⁵ Cf. *ibid.* XI, 395 (Gr. Pžrličev, *Autobiografija*). La formule est employée au cours de la narration autobiographique justement en liaison avec la naissance.

⁶ Cf. par ex. le nom de l'historien croate *Vjekoslav Klaić*.

⁷ Cf. A. J a n e ž i č, *Slovensko-nemški slovar*, Klagenfurt 1908, p. 924.

(1360—85), chez les Slaves dalmatins¹. Ces anthroponymes slaves correspondent parfaitement au nom personnel néo-grec « Πανταζής ».

Chez les Roumains, le souhait le plus fréquent qu'on adresse aux parents, à la naissance d'un enfant, est : ..., „Să [vă] trăiască !”² „Să[-ți] trăiască !”³ ou bien tout court : „trăiască !”⁴ (< vsl. **ТРАЯТИ**). Du thème de ce verbe semble s'être formé, à l'aide du suffixe anthroponymique -ilă, le vieux nom roumain „Trăiilă”⁵, qui est devenu avec le temps nom de famille. Aujourd'hui, on ne le connaît plus que dans cette fonction.

Toutefois il est très probable que cet anthroponyme n'ait pas pris naissance sur le territoire roumain, comme une formation spontanée du souhait „trăiască” ; mais qu'il soit emprunté des Slaves méridionaux, qui connaissent le nom personnel *Trajiło*⁶. Même dans ce cas, *Trăiilă* a été immédiatement associé par les Roumains au souhait et senti comme son dérivé. „Trajiło” fait d'ailleurs partie de toute une série d'anthroponymes slaves dérivant du thème vieux slave *traj-* — de même que le roum. „Trăiilă” — ainsi : *Trajan, Traja, Trajko, Trajčo* (m) *Trajana, Trajanka* (f)...⁷. Ces noms personnels slaves, bien qu'ayant une nuance sémantique différente de celle du nom roumain, expriment aussi l'idée de vivre dans le sens de la durée⁸.

¹ Cf. Ivan Kukuljević Sakcinski, *Stari pisci hrvatski*, I, p. VIII (Introduction à l'oeuvre du poète dalmatin M. Marulić).

² „Qu'il (elle) [vous] vive !”

³ „Qu'il (elle) [te] vive !”

⁴ „Vive !”

⁵ A. Viciu, *Etnografice. A) Nume de familie la Români* (Ethnographiques. A) Noms de famille chez les Roumains), Blaj 1929, p. 16.

⁶ T. Maretić, *O narodnim imenima i prezimenima u Hrvata i Srba*, *Rad Jugosl. Ak. Zagreb*, T. LXXXII, p. 79.

⁷ Br. Miladinović, *Hilg. nar. pjesni*, Sofija 1891, p. 533 ; *Srpski etnogr. zbornik* VII, 454 ; *ibidem*, XL, kn. 16, p. 114—5, 121 ; G. Weigand, *Die bulgarischen Rufnamen* cf. XXI — XXV. *Jahresbericht des Instituts für rum. Sprache zu Leipzig*, p. 149.

⁸ Nous croyons hors de doute qu'à l'origine „Trajan” constitue une interprétation slave du nom romain TRAJANUS, que les Slaves ont rencontré chez la population autochtone lors de leur établissement dans les Balkans. Une fois associé avec le thème *traj-*, l'anthroponyme a autant changé d'aspect que de sens. Mais parallèlement à Trajan (<trajati), les Slaves méridionaux ont aussi gardé jusqu'à présent dans leur folklore TRAJANUS (cf. Vuk Karađić, *Srpske narodne pripovijetke...*, Belgrad 1897, p. 155, no. 39), qui, conformément

Chez les Slaves méridionaux, les souhaits adressés aux nouveaux-nés, et en général aux enfants, se réfèrent habituellement aussi à leur santé, ex. : „*da e zdravo [dête]* !¹ ou encore : „*zdravo bilo* !”², ou d’après le sexe : „*zdrava bila* !”³ et „*zdrav bio* !”⁴ ou enfin, quand on adresse directement le souhait à l’enfant, : „*da si zdrav* !”⁵... etc. D’ailleurs, les Slaves ont une si grande prédilection pour les souhaits de bonne santé, qu’ils les emploient dans les occasions les plus diverses, voire comme salutations journalières équivalentes très souvent à „bonjour”, par ex. bulg. „*zdravěj* !” (pl. „*zdravějte* !”) ; rus. „*zdravstvouj* !” (pl. „*zdravstvujte* !”) ; ukr. „*zdoróv bouw* !” m., „*zdoróva boulá* !” f., „*zdoróvi bouly*” ! pl. (pour les deux genres)... etc.⁶.

Rien d’étonnant si nous retrouvons le reflct de ces sou-

aux lois phonétiques slaves est devenu *Trojan*. C’est sous cette forme là que les Roumains eux-mêmes l’ont pris des Slaves balkaniques. (Voir aussi G. W e i g a n d, *ouvr. cit.*, p. 149). Ces Slaves semblent l’avoir conservé jusqu’à nos jours même dans l’anthroponymie vivante du peuple, à en juger d’après les noms pers. bulgares Trojan-Trojanka donnés par N. G h é r o v, *Rěčnik na bblg. jaz.* V, 359.

¹ „Qu’il soit sain [l’enfant] !” Très souvent, nous retrouvons réunis dans la même formule les souhaits concernant la vie et la santé ex. : „*da e živo, da e zdravo* — cf. *Srpski etnografski zbornik* XI, kn. 16, p. 115—6. L’idée de vie et de santé apparaît parfois, chez ces Slaves, à tel point inséparables, qu’en Bulgarie lorsque deux personnes se rencontrent, elles se demandent : „*Živo zdravo li si?*” — ce qui correspondrait à „*Comment ça va-t-il?*”. Ou, l’un demande : — „*Kak si?*” (= „*Comment vas tu?*”) et l’autre répond : — „*Živo zdravo!*” (c.-à-d. à la lettre : „*je suis vivant et sain!*”). En bulgare, il y a même l’expression : „*napravjam živo zdravo*” (= „*faire živo-zdravo*”) qui équivaut à : „*se saluer*” Cf N. G h é r o v, *ouvr. cit.*, II, 19.

² „Qu’il soit sain [l’enfant] !”

³ „Qu’elle soit saine !”

⁴ „Qu’il soit sain !” — cf. M. K u š a r, *Narodno blago* (izd. Nar Etnogr. Muzeja) Split 1934, p. 174.

⁵ „Que tu sois sain !” — cf. M. D a b e v a, *Poželanija i blagosloviiji u bblg. narod*, Sofija 1937, p. 109.

⁶ Chacune de ces formules peut être traduite, à la lettre, par : „*Que tu sois sain!*” (pl. „*Que vous soyez sains!*”), bien qu’aujourd’hui ceux qui s’en servent, pour se saluer ne pensent plus au sens spécial de santé. Bien plus, la notion même de saluer ou de féliciter chez tous les peuples slaves n’est pas autrement exprimée que par des termes dérivés du thème „*zdrav-*”, par ex. : serbo-cr. *pozdraviti* (saluer), *pozdrav-pozdravljanje* (salutation) ; bulg. *pozdravjavam* (saluer, féliciter), *pozdrav-pozdravljenje* (salutation, félicitation) ; rus. *pozdrávitj-pozdravljatj* (féliciter, dire des souhaits), *pozdravljenje* (félicitation) ; pol. *pozdrawiać* (saluer), *pozdrawienie* (salutation) ; tchéch. *zdraviti, pozdraviti* (saluer), *pozdrav-pozdraveni* (salutation)..., etc.

haits dans l'anthroponymie des Slaves méridionaux, qui se sont montrés les plus conservatifs de tous les peuples slaves dans ce domaine. Ainsi, les Bulgares et les Serbo-Croates connaissent des noms personnels dérivés du thème *zdrav* -, comme : *Zdrave*, *Zdravko*, *Zdravč* m. ... *Zdravka* f. ... ¹.

Nous avons passé en revue jusqu'à présent les noms qui ont à leur base des souhaits concernant la longévité et la santé, pour pouvoir mettre en évidence l'étroite relation génétique qui existe entre les anthroponymes et les souhaits que l'on fait à l'enfant, surtout au moment du baptême.

§ 9. Valeur ethnopsychique des noms-voeux.

Une fois ce processus de création folklorique établi, les anthroponymes personnels ont pu arriver à exprimer les désirs les plus divers se rapportant à la vie de l'enfant. La fantaisie populaire est entrée alors en jeu et s'est ingéninée à trouver toute espèce de qualités extraordinaires et d'images de vie heureuse, pour le nouveau-né. Naturellement, cette fantaisie n'a pas une trop grande liberté. Au contraire, plus un peuple est primitif, plus sa fantaisie est circonscrite par certaines conceptions sur la vie et certaines croyances qui la fixent à quelques préférences spéciales et qui l'obligent à respecter certaines interdictions.

Cependant, quelque dominée que soit la fantaisie populaire, par des traditions despotiques, elle s'est montrée assez active, dans la mesure dans laquelle l'invention était possible, dans le cadre d'un horizon si limité. C'est ainsi qu'ont apparu les noms-voeux qui concentrent en eux tout ce que les primitifs ont pu imaginer de meilleur, de plus distingué, de plus héroïque et de plus heureux pour les dédier à l'enfant. En étudiant attentivement les vieux noms personnels d'un peuple, et parmi ceux-ci surtout les noms-voeux, recueillis le plus complètement possible, dans des documents concernant tout le passé qui a laissé des témoignages écrits, nous pouvons reconstituer en partie, grâce à eux, l'idéal de chaque époque et les caractères spécifiques à chaque peuple.

¹ Br. Miladinovci, *Bŭlg. nar. pĕsmi*, p. 534; N. Ghérov, *Rĕčnik na bŭlg. jaz.* II, 148; Vuk Karađić, *Srpski Rječnik*, 215; Iveković-Broz, *Rječnik brv. jezika* II, 836.

§ 10. *Les noms-voeux chez les peuples anciens.*

Nous présenterons quelques exemples puisés chez des peuples anciens — comme les Grecs de l'Antiquité, les anciens peuples germaniques, les anciens Slaves — afin de montrer que les noms de tous ces peuples aussi se rattachent énormément de l'élément-voeu, qui se trouve à leur base.

Ainsi un nom comme Πάμφιλος m., Παμφίλη f.¹ (πᾶν + φίλος) exprime le souhait que l'enfant soit cher à tous. Le nom Πρωτόμαχος² (πρῶτος + μάχη), qui nous introduit dans la vie héroïque, souhaite à son porteur d'être le premier dans la lutte. Un autre comme Θαρσικλῆς³ (θάρρος-θάρσος + κλῆς < κλέω) lui souhaite qu'il devienne célèbre par son courage. Des anthroponymes comme : Κέρδος, Κέρδων, Κερδιμένης, Κερδύνομος, Ἐπικέρδης...⁴ (< κέρδος) qui mettent en lumière un des idéaux caractéristiques des anciens Grecs, peuple de marchands, exprime le souhait que son porteur gagne dans tout ce qu'il entreprendra dans sa vie, le destinant ainsi au commerce.

Chez les anciens peuples germaniques, un anthroponyme comme *Liebrich*⁵ (lieb + reich), a à sa base un souhait du type de celui qui est illustré par le vgr. Πάμφιλος et nous introduit dans la même atmosphère de vie de famille. Des noms tels que *Chlodowig*⁶, actuellement *Ludwig*, (hlod = célèbre + wig = guerre), *Fromhold*⁷ (frum = brave + hold ou hlod), *Nidmar* (< Neid + mar = célèbre, renommé)... etc.⁸ indiquent des aspirations guerrières que les parents désiraient imprimer au nouveau-né par une pareille dénomination.

Chez les anciens Slaves, nous trouvons aussi une quantité de ces noms personnels qui présentent parfois une ressemblance frappante avec ceux que nous venons de citer. Mentionnons, par exemple, des anthroponymes tels que *Ljubomir*⁹ (ljub - +

¹ P a p e, *Wörterbuch der Griechischen Eigennamen*, II, 1116.

² F i c k, *Griechischen Personennamen*, p. 244.

³ *Ibidem*, p. 140.

⁴ *Ibidem*, p. 160.

⁵ K a r l G u s t a f A n d r e s e n, *Die altdeutschen Personennamen*, Mainz 1873, p. 65.

⁶ *Ibidem*, 54.

⁷ *Ibidem*, 40.

⁸ *Ibidem*, 72.

⁹ F r. M i k l o s i c h, *Die Bildung der slavischen Personennamen*, p. 71, No. 207; T. M a r e t i ć, *O narodnim imenima i prezimenima u Hrvata i Srba*, Rad LXXXI, p. 121.

mir=célèbre), *Predivoj*¹ (prědŭ+voj), *Borislav*² (borŭ=lutte + slav) *Dobljislav*³ (doblj = brave, courageux + slav), *Ljutomir*⁴ (ljutŭ. furieux + mir)... etc. Une bonne partie des noms-voeux de ce type se sont conservés, chez les descendants de ces peuples, notamment chez les Slaves, jusqu'à nos jours, quoique leur signification première ne soit plus claire dans la conscience du peuple.

§ II. *Coup d'oeil sur l'aspect morphologique et lexicologique des noms-voeux chez les anciens et chez les peuples du Sud-Est Européen.*

Ce qui caractérise les anthroponymes de ces peuples, du point de vue morphologique, c'est qu'ils sont habituellement composés de deux termes. Cette forme n'est pas générale chez tous les peuples indo-européens, comme d'ailleurs elle n'est pas non plus un phénomène exclusivement indo-européen.

Ainsi nous la retrouvons aussi chez les Hébreux car c'est de chez eux que nous ont été transmis par les Saintes Ecritures, des noms composés comme : Gabriel, Michael, Raphael, Samuel, Daniel⁵, Ionatan, Iohannes, Iosafat...⁶. Chez les Hébreux, nous trouvons de même des noms personnels simples, c'est-à-dire formés d'un seul thème, comme par exemple : Deborah f.⁷ (=Abeille), Oreb m.⁸ (=Corbeau), Samson m.⁹, (=Petit Soleil), Rachel f. (= Brebis)¹⁰...

¹ Miklosich, *ouvr. cit.*, p. 88, no. 307; Maretic, *ouvr. cit.*, 125;

² Miklosich, *ouvr. cit.*, p. 36, no. 16; Maretic, *ouvr. cit.*, 114.

³ Maretic, *ouvr. cit.*, 117.

⁴ Miklosich, *ouvr. cit.* p. 72, no. 209; Maretic, *ouvr. cit.*, 121.— Ljutomir est le corrélatif du germ. Nidmar et de l'ancien hébreux Job (=haineux, hostile). Il s'agit ici de la fureur guerrière, de la haine contre l'ennemi.

⁵ El ou Eli, qui en hébreu signifie Dieu — avec la fonction de nom commun — prend d'habitude dans les noms personnels composés la seconde place. Toutefois, on le rencontre aussi au commencement, mais bien plus rarement, par ex. El-natan (=Dieu a donné), Eli-ezer (=Dieu mon secours)...

⁶ Io ou encore Ieho (<Iehovah) est aussi le nom de Dieu en hébreu, mais avec la fonction de nom personnel divin (donc de nom propre). Dans les anthroponymes composés, il prend place toujours au commencement.

⁷ Le nom d'une prophétesse de l'Ancien Testament.

⁸ Le nom d'un prince des Hébreux.

⁹ Le nom d'un juge hébreu. Ce personnage biblique a passé à la légende par sa force physique.

¹⁰ Cf. *Evrejskaja Enciklopedija — pod obščej redakcij L. Katze- nelsona i barona D. G. Gintzburga*, t. VIII, 129 — 149 (§ „Imena Božii” et § „Imena ličnyja”); Albert Dauzat, *Les noms de personnes*, Paris 1932, p. 19—20.

Les anthroponymes simples sont aussi connus depuis les temps les plus anciens par tous les peuples indo-européens, y compris ceux qui ont une spéciale prédilection pour les noms composés (les Grecs, les peuples germaniques, les Slaves, les Baltes, les Celtes). Bien plus, certains peuples indo-européens manifestaient leur préférence pour les noms personnels simples. Dans l'Antiquité, c'étaient les Romains qui préféraient des anthroponymes tels que : Amata, Florus, Cornelius, etc.

Donc, nous n'avons pas le droit de considérer plus anciens les anthroponymes composés.

Hirzel, à la fin de son intéressante étude sur le nom, examine l'aspect formel des thèmes verbaux des noms personnels chez les Grecs anciens. Il remarque que certains de ces noms dérivent du participe (présent ou passé), d'autres de l'aoriste, d'autres enfin du futur¹.

Dans sa récente dissertation sur „le sens des noms personnels” Henel se montre très sceptique à l'égard du sens de souhait qu'on leur attribue et voit dans l'aspect morphologique des thèmes verbaux, de ces noms, une preuve de plus à l'appui de sa conviction négative. Il soutient que si les noms personnels étaient des souhaits, ils devraient être exprimés sous forme impérative et non pas sous la forme participiale ou aoriste ou même future².

Il est difficile de distinguer avec certitude les thèmes verbaux impératifs dans les mots dont le premier terme composant est un verbe. Cependant, certains anthroponymes grecs anciens ont aussi cet aspect, ou en tout cas, ont été associés à des formes verbales impératives, et de cette façon, ils ont pu être sentis par le peuple comme ayant un sens impératif. Par ex. Ἀγέλαος³ (ἄγε + λαός)... Ἐχενίκη (ἔχε + νίκη), Ἐχετίμως, Ἐχεκράτης...,⁴ Χαιρέδημος (χαίρε + δῆμος), Χαιρεβούλη, Χαιρέστρατος, Χαιρέφιλος, Χαιρέβοτος...⁵.

Nous pouvons citer aussi quelques anthroponymes allemands, ayant une forme impérative très claire comme par exemple *Fur-*

¹ Rudolf Hirzel, *Der Name. Ein Beitrag zu seiner Geschichte im Altertum und besonders bei den Griechen*, Sächs. Ak. der Wiss. Phil. hist. Kl. XXXVII, no. II. — Leipzig 1927, p. 96—100.

² H. Henel, *Der Sinn der Personennamen*, *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 16 Jahrg., 1938, p. 414.

³ Fick, *Griechische Personennamen*, p. 41.

⁴ *Ibidem*, p. 12.

⁵ *Ibidem*, p. 286.

*chtegott, Furchtenicht, Leberecht, Lebewohl...*¹. Bien qu'ayant la fonction de noms de famille et appartenant à la catégorie la plus récente d'anthroponymes, de pareils noms indiquent cependant que cette forme d'expression, qui correspond apparemment le mieux aux souhaits, n'est pas étrangère à l'esprit allemand. Ce sont certainement des apparitions plus tardives, mais basées sur de vieilles traditions.

Rappelons aussi à ce sujet les corrélatifs serbo-croates de *Furchtegott* : *Bogoboj*² et *Bogobojša*³, qui adaptent à la forme de nom l'expression impérative slave „*Boj se Boga!*” ou inversement : „*Boga boj se!*”⁴ — ou encore les noms déjà cités „*Dabiživ*” et „*Dabiživa*”⁵, qui ont de même une nuance impérative.

Mais, si l'aspect morphologique des thèmes verbaux, qui entrent dans la composition des anthroponymes, est rarement impératif, cela ne peut nullement constituer un argument contre l'hypothèse des noms-voeux. Au contraire, à notre avis, les thèmes participiaux et indicatifs, qui expriment une réalité déjà existante ou réalisable avec certitude dans l'avenir, nous introduisent dans une atmosphère magique encore plus forte que l'atmosphère connue des souhaits habituels exprimés sous forme impérative. Nous ne devons pas oublier que le peuple connaît aussi *des souhaits du type : réalisé, c'est-à-dire présentés sous éorme de faits vécus*⁶ ou *en cours d'accomplissement*.

¹ John Meier, *Namen* (*Deutsche Volkskunde*, hrg. von John Meier, Berlin-Leipzig 1926), p. 126; Heintze-Cascorbi, *Die deutschen Familiennamen*, Halle a. S. 1925, p. 178, 258.

² Miklosich, *Die Bildung der slavischen Personennamen*, p. 33, no. 11.

³ Maretic, *O narodnim imenima i prezimenima u Hrvata i Srba — Rad. Jngosl. Ak.* LXXXI, 116.

⁴ „*Bogobojša*” ne tire pas son origine de *Bogoboj* + *-ša*, comme l'affirme Maretic (*lieu. cité*). En effet, le suffixe anthroponymique (et en même temps diminutif) *-ša* n'est pas ajouté à un nom personnel préexistant ; mais il s'est substitué au pronom réfléchi *se* grâce à sa ressemblance phonétique, dans l'expression „*Boga boj se.*” C'est plutôt *Bogoboj* qui a pu dériver de *Bogobojša*, par l'omission du *-ša*.

⁵ Voir plus haut.

⁶ Après avoir cité des noms personnels grecs, dérivés des thèmes aoristes, Hirzel explique d'une façon tout à fait erronée le sens de la fonction anthroponymique du temps passé. Il trouve le thème aoriste en discordance avec la situation d'un nouveau-né, qui constitue une réalité présente ou plutôt future. D'après lui, ce serait au père ou même au grand père de l'enfant qu'on devrait rapporter l'action passée exprimée dans le thème verbal du nom personnel ! Cf. Rudolf Hirzel, *ouvr. cit.*, p. 99—100.

Et non seulement les thèmes verbaux indicatifs et participiaux ont ce sens, mais aussi les thèmes non-verbaux des nombreux anthroponymes composés seulement de substantifs ou d'un substantif et d'un adjectif, de même que les thèmes substantifs et adjectifs des anthroponymes simples.

Les anthroponymes du vieux type se maintiennent encore en assez grand nombre, chez les peuples indo-européens actuels. Cependant nous devons spécifier qu'une grande partie de ces noms, sont aujourd'hui dépourvus non seulement de leur sens de souhait, mais de tout sens. Les nations balkaniques gardent, dans leurs anthroponymes, beaucoup mieux que les autres nations européennes, la signification de souhait et souvent même leur forme d'expression, quoique celle-ci apparaisse en général complètement simplifiée, en comparaison du procédé de composition antique et vieux slave.

Ce conservatisme est explicable par des circonstances spécifiques, et en premier lieu, par les conditions de vie plus primitive, qui ont persisté dans la Péninsule Balkanique beaucoup plus tard que dans les autres contrées, à cause des grandes transformations ethniques réalisées ici au cours du premier millénaire de notre ère. Bien plus, dans ce coin de l'Europe, en dépit de toutes les divergences ethnopsychiques, l'on peut constater l'existence de toute une série d'anthroponymes analogues, du type ancien, ce qui indique une communauté de préoccupations, ayant leur origine dans la même mentalité et parfois dans le même substratum ethnique.

Les noms-voeux — ou plutôt les noms à base affective, mais dans lesquels le sens de souhait est encore très clair — existent chez les peuples balkaniques en nombre considérable. Ceci nous surprend d'autant plus que nous savons quelle concurrence leur font les noms chrétiens imposés par l'église orthodoxe.

Ils ont aussi existé dans un passé encore assez récent chez les Slaves orientaux, ce que nous pouvons constater en consultant les listes de noms personnels publiées d'après les archives russes des différentes provinces ¹.

¹ N. Haruzin, A. Belov et d'autres ont extrait des noms intéressants du XVI-e siècle et du commencement du XVII-e — d'après V. N. Storožev, *Desjatni i tysjačnjaja kniga XVI vjeka (1577—1599)* ; idem, *Voronežskoje dvořjanstvo po desjatnjam XVII v. (1621—22 et 1632)* ; *Sinodik tsarja Ioana Vasiljeviča Groznago (fin du XVI-e siècle)*... et d'après d'autres sources similaires Cf. *Etnografičeskoje Obozrėnjenje*, t. XVI, 122 et suiv. ; XVIII, 152 et suiv. ; XXI, 168.

Ces noms (non chrétiens) sont rendus souvent par une simple épithète, qui, énonçant une qualité, résume un idéal souhaité à l'enfant ; par exemple, chez les Bulgares : *Rúmjan* m., *Rúmjana-Rúmena* f.¹ qui comme adjectif signifie „vermeil, vermeille” ; le vieux russe : *Radosnyj* — „le Joyeux”² ; dans la langue des Hevsuri (groupe géorgien de la Transcaucasie) : „*Ousroua* — „le juste”³.

D'autres fois, la qualité est rendue sous forme de dérivé anthroponymique, provenant d'un thème — substantif, adjectif ou verbal — qui exprime cette qualité, par exemple : serbo-cr. et bulg. *Dušan* (< duša = âme)⁴ ; serb-cr. et bulg. *Mladen* (m.). *Mladina* f. (jeune)⁵, vieux russe : *Molčan*⁶ - *Molčanko*⁷ (< molčat' = se taire), nom qui indique la qualité idéale d'un enfant, pour les mères russes du XVI-e siècle ; *Myslik* (< mysliti = penser)⁸. Ou bien le vocu est exprimé par un substantif abstrait, qui représente un idéal matériel ou moral. Ainsi chez les Arméniens grégoriens de Transcaucasie, il existe un nom personnel d'origine tartare : *Dovlat*⁹, qui, comme nom appellatif, signifie „richesse”. De même chez les Touchines (groupe dialectal géorgien), est connu le nom féminin *Iméda*¹⁰ (espérance). Ce nom est aussi très répandu chez les peuples européens. Sa source d'expansion doit être recherchée, sans doute, chez les Grecs anciens, chez lesquels sont attestés un nombre important d'anthroponymes composés avec ἔλπις ou ses dérivés¹¹. Les Grecs modernes montrent aussi une prédilection spéciale pour l'anthroponyme féminin Ἐλπίς. Les Slaves balkaniques et ceux d'Orient le connaissent tous sous la forme de *Nadežda*¹². Les Roumains possèdent

¹ Br. Miladinovci, *Bŭlg. nar. pĕsni*, 534 ; N. Ghérov, *Rĕčnik na bŭlg. jazyk* V, 90.

² *Etnografiĕskoje Obozrĕnije* XVI, 126.

³ *Ibidem*, t. XXI, 170.

⁴ *Srpski etnografski zbornik* XIV, 113 ; Vuk Karaĕić, *Srpski Rjeĕnik* 152 ; Ivek. Broz, *Rjeĕnik hrv. jez* I, 277.

⁵ N. Ghérov, *Rĕčn.* III, 71 ; Br. Miladinovci, *Bŭlg. nar. pĕsni* 534 ; *Srpski etnografski zb.* XIV, 113 ; Vuk Karaĕić *Srpski Rjeĕnik* 375—6 ; Ivek. Broz, *Rjeĕnik hrv.* I, 694—5.

⁶ *Etnografiĕskoje Obozrĕnije* XVI, 126 ; XVIII, 155 ; XXI, 168.

⁷ *Ibidem*, XVIII, 156.

⁸ *Ibidem*, XVI, 126.

⁹ *Ibidem*, XXI, 172.

¹⁰ *Ibidem*, XXI, 170.

¹¹ Cf. Fick, *Griechische Personennamen*, 108.

¹² Cf. Br. Miladinovci, *Bŭlg. nar. pĕsni* 534 ; *Srpski etnogr. zb.* XIV, 113 ; *ibidem*. XL, kn. 16, p. 113—4 ; Pawlowski, *Russko-nĕm. slov.* 724.

aussi cet anthroponyme, mais chez eux, c'est un emprunt tardif de source occidentale, qui a la forme : *Speranța* < it. *Speranza*, (fr. *Espérance*) que l'on trouve surtout dans les classes intellectuelles.

Parmi les anthroponymes de ce genre, nous pouvons encore rappeler chez les Slaves, le nom de „*Věra*”, c'est-à-dire : Foi, (ou même Confiance, Fidélité) qui est le plus répandu chez les Russes, d'où il a passé aussi chez les Slaves méridionaux¹. Les Hevsures de Transcaucasie possèdent aussi le nom féminin de : „*Samdzimara*”² c'est-à-dire „Consolation”.

Tous ces noms ont habituellement le même genre que l'appellatif correspondant. Il arrive cependant, parfois, des discordances, telles que le nom bulgare *Čudo*³ (=Merveille), qui est du genre masculin comme anthroponyme, tandis que l'appellatif est neutre⁴. Pourtant, nous devons remarquer que la plupart de ces anthroponymes sont féminins, parce que les appellatifs exprimant une qualité ou une vertu sont généralement du genre féminin.

Une autre catégorie de noms-voeux — les moins nombreux — sont ceux qui expriment le souhait adressé au porteur, par un verbe à l'impératif : par exemple le russe *Gouljaj*, c-à-d. „Amuse-toi”, attesté dans des documents des XVI-e et XVII-e siècles⁵.

Mais, la plupart du temps, les noms-voeux sont exprimés de façon beaucoup plus concrète, par des images — quelquefois très évocatrices — ayant l'apparence de véritables symboles et exprimant certaines qualités. Par ex. chez les Arméniens Grégoriens de Transcaucasie, il y a le nom personnel *Šagar*, qui comme nom appellatif signifie : sucre⁶ ; ou le nom de „Rose” si répandu dans toute l'Europe et par lequel on souhaite à la petite fille d'être belle comme une rose ; ou chez les Serbo-Croates, le nom masculin *Lijer* c-à-d. *Lys*, qui contient le même souhait, mais pour un garçon⁷.

¹ *Srpski etnogr. zb.* XI, kn. 16, p. 113.

² *Etnografičeskoje Obozrènije* XXI, 170.

³ Br. Miladinovci, *Bölg. nar. pèsni*, 534.

⁴ Quoique identifié, par le peuple, avec *čudo* (merveille), ce nom est un dérivé hypocoristique de l'anthroponyme composé *Čudomir* (cf. *Maretic Rad.* LXXXI 116).

⁵ *Etnografičeskoje Obozrènije* XVI, 125 ; XXI, 168.

⁶ *Ibidem*, XXI, 172.

⁷ *Ivek. Broz, Rječnik hrv.* I, 627.

Du point de vue lexicologique, nous devons donc observer que l'anthroponyme est rendu, le plus souvent, par un substantif qui exprime une image, symbole de l'idéal désiré. En ce cas, le nom appellatif s'identifie, en tant que forme, avec l'anthroponyme du genre correspondant. Mais, dans de nombreux cas, le nom personnel est un dérivé du nom appellatif, formé à l'aide d'un suffixe anthroponymique. Ainsi, chez les Slaves méridionaux au nom appellatif *cvet-cvijet* m. (fleur), correspondent des anthroponymes dérivés tels que : *Cveta-Cvijeta*, f., *Cvetko-Cvijetko*, m. ou *Cvètana-Cvjètana*, *Cvjètna*, f. *Cvetán*, *Cvjetàšin*, *Cvjètimir*, *Cvjetoje*, *Cvjetoš*, *Cvijetin*, *Cvjèto*, *Cvijò*, *Cviján* m. ...¹.

Quand le nom appellatif est du genre neutre, l'adaptation morphologique de l'anthroponyme est encore plus nécessaire. Par exemple, au nom appellatif néo-grec *τριαντάφυλλον*, correspondent des noms personnels, qui devront nécessairement être différents sous l'aspect morphologique. En effet, il a donné, pour le masculin, l'anthroponyme : *Τριαντάφυλλος*² et pour le féminin : *Τριανταφύλλια*.³ La même chose arrive pour les noms appellatifs, qui, sans être neutres, sont d'un autre genre que les anthroponymes correspondants. Par exemple le substantif féminin „*kalina*” (=viorne) correspond, chez les Slaves méridionaux, exactement à l'anthroponyme féminin „*Kalīna*”⁴. Mais pour donner l'anthroponyme masculin *Kalīn*⁵, il a dû subir l'adaptation au genre.

§ 12. Sur l'aspect syntaxique des noms-voeux.

Sans parler de l'aspect morphologique sous lequel se présentent les noms-voeux, ils apparaissent, du point de vue syntaxique, comme des ellipses. Cette façon d'exprimer un vœu, très suggestive d'ailleurs, est la seule possible dans ce domaine de la langue. L'expression elliptique est caractéristique

¹ *Srpski etnogr. zb.* VII, 454; *ibidem* XIV, 113; Vuk Karađić, *Srpsk. Rječ.* 837; *Ivek. Broz.* I, 142—3; *Izvestia na Narodnija Etnografski Muzej v. Sofija* I, 156 (du XVII^e siècle); N. Ghérov, *Rěčn.* V., 522.

² Στ. Κορυαΐδου, Παράτηρήσεις, Λαογραφία, θελιόν της έλλ. λαογρ. έτ. τ. Ε' 335.

³ *Ibidem*. L'anthroponyme féminin ne reproduit pas l'appellatif *τριανταφύλλια* (ή), qui a un autre accent et qui ne désigne pas la rose, mais le rosier.

⁴ *Izvestija na Nat. Etnogr. Muzej.* Sofija I, 157, 166, 167 s. XVII; N. Ghérov, *Rěčn. lžlg.* II 339; *Ivek.-Broz, Rječn. hrv.* I, 506.

⁵ N. Ghérov, *Rěčnik lžlg.* II, 340.

aux souhaits en général, même en dehors du domaine anthroponymique. Pour illustrer ceci, et pour relever en même temps, certaines analogies intéressantes, nous nous servons d'un seul exemple. Partout dans le monde rustique, lorsque quelqu'un éternue, on lui souhaite „bonne santé“ de différentes manières, d'après les peuples. Chez les Roumains on dit tout court : „*să-nătos!*“ (sain)⁶, si on s'adresse à un homme et „*sănătoasă!*“ (saine), si on s'adresse à une femme. Donc au lieu de dire : „je souhaite que tu sois sain (saine)“, on se sert de cette forme elliptique, représentée par une simple épithète, qui varie selon le genre, exactement comme on procède si souvent dans la formation des anthroponymes. Le souhait équivalent, chez les Slaves méridionaux, quand on éternue ou qu'on boit à la santé de quelqu'un, est : „*na zdrave!*“ toujours sous forme elliptique. Chez les Bulgares, quand un enfant éternue trois fois de suite, la première fois on lui dit : „*zdravka!*“ la deuxième fois „*živka!*“ et la troisième fois „*veselka!*“¹. Ces formations adverbiales sont isolées exclusivement pour la fonction de souhait.

Nous sommes frappés par l'analogie qui existe entre l'aspect elliptique de certains souhaits, comme ceux-ci, et celui des noms-voeux tels que : *Zdravko* (m.), *Zdravka* (f.), *Živko* (m.), *Živka* (f.), *Veselko*, *Veselin* (m.), *Veselina* (f.)... qui dérivent des mêmes thèmes et ont le même but.

Maintenant que nous avons esquissé toutes ces indications sur le lexique et sur les moyens d'exprimer les noms-voeux, sous le rapport morphologique et syntaxique, essayons de les classer d'après leur contenu.

(A suivre)

P. CARAMAN

Professeur à l'Université de Jassy.

⁶ Ce qui correspond au français : „Dieu vous bénisse!“.

¹ N. Ghérov, *Rěčnik na bŕlg. jazyh* I, 119.; II, 148.